

# BACCALAURÉAT GÉNÉRAL

SESSION 2017

FRANÇAIS

ÉPREUVE ANTICIPÉE

SÉRIE L

Durée de l'épreuve : 4 heures

Coefficient : 3

L'usage des calculatrices et des dictionnaires est interdit.

*Le sujet comporte 7 pages, numérotées de 1/7 à 7/7.*

Le candidat s'assurera qu'il est en possession du sujet correspondant à sa série.

**Objet d'étude :**

Le personnage de roman, du XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours

**Le sujet comprend :**

**Texte A :** Émile ZOLA, *Madeleine Férat*, chapitre 4, 1868.

**Texte B :** Georges RODENBACH, *Bruges-la-Morte*, chapitre 7, 1892.

**Texte C :** Patrick MODIANO, *Les Boulevards de ceinture*, 1972.

**Texte D :** Jérôme FERRARI, *Le Sermon sur la chute de Rome*, 2012.

**Texte A : Émile ZOLA, *Madeleine Féral*, chapitre 4, 1868.**

*[L'héroïne, Madeleine, a fait la rencontre de Guillaume de Viargues, le fils d'un noble normand. Les deux amants ont noué une relation mais Guillaume se doute qu'elle a eu un passé amoureux. Il préfère cependant ne rien savoir à ce sujet.]*

Un matin, comme Guillaume était allé chez son banquier, Madeleine ne sachant que faire se mit à feuilleter un album de photographies qui traînait sur un meuble, et qu'elle n'avait pas encore aperçu. Son amant avait retrouvé la veille cet album, au fond d'une malle. Il ne contenait que trois portraits, ceux de son père, de Geneviève et de son ami  
5 Jacques.

Quand la jeune femme aperçut ce dernier portrait, elle poussa un cri sourd. Les mains appuyées sur les feuillets ouverts de l'album, toute droite, frémissante, elle contemplait le visage souriant de Jacques d'un air épouvanté, comme si un fantôme venait se dresser devant elle. C'était lui, l'amant d'une nuit devenu l'amant d'une année, l'homme dont le  
10 souvenir endormi dans sa poitrine s'éveillait et la déchirait cruellement, à cette brusque apparition.

Ce fut un coup de foudre dans son ciel tranquille. Elle avait oublié ce garçon, elle était l'épouse fidèle de Guillaume. Pourquoi Jacques se levait-il entre eux ? Pourquoi était-il là, dans cette pièce où tout à l'heure encore son amant<sup>1</sup> la tenait entre ses bras ? Qui l'avait  
15 amené jusqu'à elle pour troubler à jamais sa paix ? Ces questions faisaient monter la folie à sa tête éperdue.

Jacques la regardait de son air légèrement railleur<sup>2</sup>. Il semblait la plaisanter sur ses amours attendries ; il lui disait : « Bon Dieu ! ma pauvre fille, comme tu dois t'ennuyer ici ! Allons, viens à Chatou, viens à Robinson<sup>3</sup>, viens vite où il y a du monde et du bruit... »  
20 Elle croyait entendre le son de sa voix et son éclat de rire ; elle s'imaginait qu'il allait lui tendre les bras, par un geste qui lui était familier. Dans un éclair, elle revit le passé, la chambre de la rue Soufflot<sup>4</sup>, toute cette vie qu'elle croyait si loin et dont quelques mois la séparaient. Elle avait donc rêvé ; le bonheur d'hier ne lui était pas dû, elle mentait et elle volait. Toute la boue dans laquelle elle avait marché lui montait au cœur et l'étouffait.

25 La photographie représentait Jacques dans le laisser-aller de sa vie d'étudiant. Il était assis à califourchon sur une chaise retournée, en manches de chemise, le cou et les bras nus, fumant une pipe de terre blanche. Madeleine distinguait un signe qu'il avait sur le bras gauche, et se rappelait avoir bien souvent baisé ce signe. Ses souvenirs lui causaient une sensation de brûlure vive ; elle retrouvait dans sa souffrance comme un reste amer  
30 des voluptés<sup>5</sup> que cet homme lui avait fait connaître.

<sup>1</sup> Madeleine et Guillaume ne sont pas encore mariés mais elle le considère déjà comme son époux.

<sup>2</sup> Railleur : moqueur.

<sup>3</sup> Chatou et Robinson sont des communes situées au sud et à l'ouest de Paris. C'étaient des lieux de divertissement et de fête dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

<sup>4</sup> Rue du 5<sup>e</sup> arrondissement à Paris où Madeleine et Jacques ont vécu avant que celui-ci ne parte en mission en Cochinchine et qu'elle ne rencontre par la suite Guillaume.

<sup>5</sup> Voluptés : Plaisirs amoureux et érotiques.

**Texte B : Georges RODENBACH, *Bruges-la-Morte*, chapitre 7, 1892.**

*[Ce roman de l'écrivain belge Rodenbach raconte l'histoire de Hugues Viane qui s'est installé dans la ville de Bruges. Des photographies en noir et blanc de la ville sont insérées dans ce roman. Hugues Viane mène une vie calme et cultive le souvenir douloureux de sa femme décédée. Un soir cependant, il rencontre par hasard une jeune femme nommée Jane dont la ressemblance avec son épouse défunte le frappe. Il en fait sa maîtresse en espérant pouvoir retrouver dans ses bras le bonheur qu'il avait connu avec celle qui est désormais morte.]*

Depuis quelques mois déjà que Hugues avait rencontré Jane, rien encore n'avait altéré le mensonge où il revivait. Comme sa vie avait changé ! Il n'était plus triste. Il n'avait plus cette impression de solitude dans un vide immense. Son amour d'autrefois qui semblait à jamais si loin et hors de l'atteinte, Jane le lui avait rendu ; il le retrouvait et le voyait en elle, 5 comme on voit, dans l'eau, la lune décalquée, toute pareille. Or, jusqu'ici, nulle ride, nul frisson sous un vent mauvais qui atténuât l'intégrité de ce reflet.

Et c'est si bien la morte qu'il continuait à honorer dans le simulacre de cette ressemblance, qu'il n'avait jamais cru un instant manquer de fidélité à son culte ou à sa mémoire. Chaque matin, ainsi qu'au lendemain de son décès, il faisait ses dévotions – 10 comme les stations du chemin de la croix<sup>1</sup> de l'amour – devant les souvenirs conservés d'elle. Dans l'ombre silencieuse des salons, aux persiennes entr'ouvertes, parmi les meubles jamais dérangés, il allait longuement, dès son lever, s'attendrir encore devant les portraits de sa femme : là, une photographie, à l'âge où elle était jeune fille, peu de temps avant leurs fiançailles ; au centre d'un panneau, un grand pastel dont la vitre miroitante 15 tour à tour la cachait et la montrait, en une silhouette intermittente ; ici, sur un guéridon, une autre photographie dans un cadre niellé<sup>2</sup>, un portrait des dernières années où elle a déjà un air souffrant et de lis qui s'incline... Hugues y mettait les lèvres et les baisait comme une patène<sup>3</sup> ou comme des reliquaires<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> Le chemin de croix désigne à l'origine le parcours que Jésus a dû effectuer pour porter jusqu'au Calvaire la lourde croix sur laquelle il allait être crucifié.

<sup>2</sup> Cadre niellé : cadre en métal précieux décoré d'incrustations en émail noir.

<sup>3</sup> Patène : petit plat rond ou ovale consacré, lors de la messe catholique, à recevoir l'hostie.

<sup>4</sup> Reliquaire : coffre sacré qui abrite ce qui reste après la mort d'un saint ou d'un martyr de son corps ou des objets liés au supplice qu'il a connu. Les reliques étaient des objets sacrés auxquels les fidèles rendaient un culte et qu'ils vénéraient.

**Texte C : Patrick MODIANO, *Les Boulevards de ceinture*, 1972.**

*[Le narrateur cherche à se rapprocher d'un groupe d'hommes dont les activités sont assez troubles et qui se réunit au Clos-Foucré, une auberge située dans un village proche de la forêt de Fontainebleau. Parmi les hommes de ce groupe se trouve son père qu'il n'a pas vu depuis dix ans.]*

Le plus gros des trois, c'est mon père. Murraille est penché vers lui comme pour lui dire quelque chose à voix basse. Marcheret, debout à l'arrière-plan, esquisse un sourire, le torse légèrement bombé, les mains aux revers du veston. On ne saurait préciser la teinte de leurs habits ni de leurs cheveux. Il semble que Marcheret porte un prince-de-galles<sup>1</sup> de 5 coupe très ample et qu'il soit plutôt blond. À noter le regard vif de Murraille et celui, inquiet, de mon père. Murraille paraît grand et mince mais le bas de son visage est empâté. Tout, chez mon père, exprime l'affaissement. Sauf les yeux, presque exorbités.

Boiseries et cheminée de brique : c'est le bar du Clos-Foucré. Murraille tient un verre à la main. Mon père aussi. N'oublions pas la cigarette qui pend des lèvres de Murraille. Mon 10 père a disposé la sienne entre l'annulaire et l'auriculaire. Préciosité lasse. Au fond de la pièce, de trois quarts, une silhouette féminine : Maude Gallas, la gérante du Clos-Foucré. Les fauteuils qu'occupent Murraille et mon père sont de cuir, certainement. Il y a un vague reflet sur le dossier, juste au-dessous de l'endroit où s'écrase la main gauche de Murraille. Son bras contourne ainsi la nuque de mon père dans un geste qui pourrait être de vaste 15 protection. Insolente, à son poignet, une montre de prix au cadran carré. Marcheret, de par sa position et sa stature athlétique, cache à moitié Maud Gallas et les rangées d'apéritifs. On distingue – et sans qu'il soit pour cela besoin de trop d'efforts – sur le mur, derrière le bar, une éphéméride<sup>2</sup>. Nettement découpé, le chiffre 14. Impossible de lire le mois ni l'année. Mais, à bien observer ces trois hommes et la silhouette floue de Maud 20 Gallas, on pensera que cette scène se déroule très loin dans le passé.

Une vieille photo, découverte par hasard au fond d'un tiroir et dont on efface la poussière, doucement.

---

<sup>1</sup> Prince-de-galles : costume fait d'un tissu à carreaux, souvent de couleur grise.

<sup>2</sup> Éphéméride : calendrier dont on retire chaque jour une feuille.

**Texte D : Jérôme FERRARI, *Le Sermon sur la chute de Rome*, 2012.**

*[Ce texte est l'incipit du roman.]*

Comme témoignage des origines – comme témoignage de la fin, il y aurait donc cette photo, prise pendant l'été 1918, que Marcel Antonetti s'est obstiné à regarder en vain toute sa vie pour y déchiffrer l'énigme de l'absence. On y voit ses cinq frères et sœurs poser avec sa mère. Autour d'eux, tout est d'un blanc laiteux, on ne distingue ni sols ni  
5 murs, et ils semblent flotter comme des spectres dans la brume étrange qui va bientôt les englober et les effacer. Elle est assise en robe de deuil, immobile et sans âge, un foulard sombre sur la tête, les mains posées à plat sur les genoux, et elle fixe si intensément un point situé bien au-delà de l'objectif qu'on la dirait indifférente à tout ce qui l'entoure – le photographe et ses instruments, la lumière de l'été et ses propres enfants, son fils Jean-  
10 Baptiste, coiffé d'un béret à pompon, qui se blottit craintivement contre elle, serré dans un costume marin trop étroit, ses trois filles aînées, alignées derrière elle, toutes raides et endimanchées<sup>1</sup>, les bras figés le long du corps et, seule au premier plan, la plus jeune, Jeanne-Marie, pieds nus et en haillons, qui dissimule son petit visage blême et boudeur derrière les longues mèches désordonnées de ses cheveux noirs. Et à chaque fois qu'il  
15 croise le regard de sa mère, Marcel a l'irrépressible certitude qu'il lui est destiné et qu'elle cherchait déjà, jusque dans les limbes<sup>2</sup>, les yeux du fils encore à naître, et qu'elle ne connaît pas. Car sur cette photo, prise pendant une journée caniculaire de l'été 1918, dans la cour de l'école où un photographe ambulancier a tendu un drap blanc entre deux tréteaux, Marcel contemple d'abord le spectacle de sa propre absence. Tous ceux qui vont  
20 bientôt l'entourer de leurs soins, peut-être de leur amour, sont là mais, en vérité, aucun d'eux ne pense à lui et il ne manque à personne. (...) Ils sont réunis et Marcel n'est pas là. Et pourtant, par le sortilège d'une incompréhensible symétrie, maintenant qu'il les a portés en terre l'un après l'autre, ils n'existent plus que grâce à lui et à l'obstination de son regard fidèle, lui auquel ils ne pensaient même pas en retenant leur respiration au moment où le  
25 photographe déclenchait l'obturateur de son appareil, lui qui est maintenant leur unique et fragile rempart contre le néant, et c'est pour cela qu'il sort encore cette photo du tiroir où il la conserve soigneusement, bien qu'il la déteste comme il l'a, au fond, toujours détestée, parce que s'il néglige un jour de la faire, il ne restera plus rien d'eux, la photo redeviendra un agencement inerte<sup>3</sup> de taches noires et grises et Jeanne-Marie cessera pour toujours  
30 d'être une petite fille de quatre ans.

---

<sup>1</sup> Endimanchées : qui ont revêtu leurs plus beaux habits.

<sup>2</sup> Limbes : dans la religion catholique, les limbes sont le lieu où séjournent les âmes des enfants qui sont morts avant d'avoir été baptisés.

<sup>3</sup> Inerte : sans mouvement, immobile.

**I. Vous répondrez d'abord à la question suivante (4 points) :**

Comparez les regards portés sur les photographies par les différents personnages.

**II. Vous traiterez ensuite, au choix, l'un des trois sujets suivants (16 points) :**

**1. Commentaire**

Vous commenterez l'extrait du *Sermon sur la chute de Rome* de Jérôme Ferrari (texte D).

**2. Dissertation**

Dans quelle mesure le roman et ses personnages permettent-ils d'accéder à un monde intérieur ?

Vous répondrez à cette question en vous appuyant sur les textes du corpus, ceux que vous avez étudiés ainsi que vos lectures personnelles.

**3. Invention**

Un personnage retrouve au fond d'un tiroir une vieille photographie sur laquelle figurent des êtres auxquels il est lié.

Vous raconterez cette scène et décrierez cette photographie. Vous prendrez soin de détailler les émotions et la méditation que son observation provoque chez votre personnage romanesque.